

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Pont de Londres existe-t-il?

Le Pont de Londres, récit de Louis Gauthier, Montréal, VLB éditeur, 1988, 96 p., 9,95\$

Louise Milot

Numéro 53, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Milot, L. (1989). Compte rendu de [Le Pont de Londres existe-t-il? / *Le Pont de Londres*, récit de Louis Gauthier, Montréal, VLB éditeur, 1988, 96 p., 9,95\$]. *Lettres québécoises*, (53), 17–17.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le Pont de Londres existe-t-il?

Le Pont de Londres, récit de Louis Gauthier, Montréal, VLB éditeur, 1988, 96 p., 9,95\$.

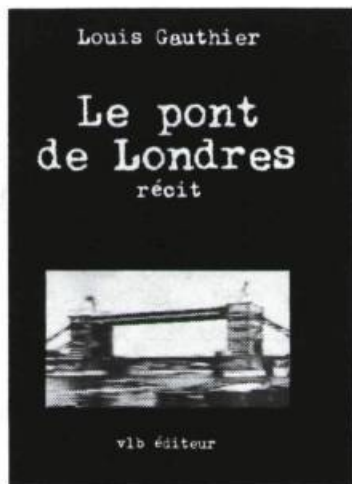
Je revins d'Irlande à la mi-décembre avec l'intention de ne passer à Londres que deux ou trois jours, le temps de saluer Jim, d'établir un itinéraire et de trouver un moyen de transport bon marché pour l'Orient. Noël approchait, il fallait que je me dépêche (p. 9, ouverture du récit).

Il y a des écrivains qui se cherchent des sujets. Notez bien que ces écrivains-là, quand ils l'ont trouvé, leur sujet, il arrive que ça marche, commercialement j'entends, si tant est que pour des milliers de lecteurs, c'est d'abord, sinon exclusivement, le sujet qui compte. Les livres de Louis Gauthier ne sont pas des best-sellers, et de ce point de vue ses sujets sont plutôt mal choisis. Il a le malheur d'avoir compris que l'écriture peut tout à fait consister à parler de ce qu'on a sous la main, de ce qui vient ou est en train de nous arriver, un *sujet* quelconque — et notamment le meilleur des sujets — n'ayant pas de valeur en lui-même. Amené à définir le genre d'écriture qu'il pratique, le narrateur-écrivain du *Pont de Londres* fera cette blague, mais est-ce une blague :

J'essayai d'être drôle : c'était des livres, des livres avec des mots, assez de mots pour faire assez de pages pour mettre une couverture autour, et mon nom dessus. Je sentis que je n'étais pas très convaincant (p. 82).

Le pont de Londres, c'est très exactement cela : le travail des mots et de l'écriture.

Disons tout de même qu'il s'agit de quelques jours passés à Londres, et qui s'avéreront pour toutes sortes de raisons aussi ennuyants qu'ennuyeux. Les quelques jours seront d'ailleurs plutôt deux semaines, qui formeront, comme nous invite à le penser le texte de la quatrième page de couverture, ce fameux *pont de Londres* de la page couverture (texte et illustration), passage entre le *Voyage en Irlande avec un parapluie*¹ que nous connaissons, et un troisième récit (annoncé), *Voyage au Portugal avec un Allemand*, dont le titre laisse entendre que le voyage en Orient finirait même par ne pas se faire.



Banale et usée, l'image-fétiche du pont de Londres est pourtant surtout trompeuse, en ce que du pont de Londres, dans un récit qui se déroule plutôt dans des banlieues sans intérêt qu'à Londres même, il ne sera ici aucunement question. Tout réel qu'il soit par ailleurs, le pont de Londres glisse donc d'entrée de jeu vers une métaphore, dépouillé, sitôt qu'il nous est proposé, de tout poids référentiel. Quand la figure du *pont* finira par réapparaître à l'intérieur du récit — c'en sera d'ailleurs l'image finale — il s'agira d'un tout autre pont, anonyme, explicitement réduit à sa fonction de passage et sans dépendance aucune d'un quelconque réel :

Nous étions au bord d'une petite rivière que le chien avait traversée mais qui était trop profonde pour que nous en fassions autant. Tout heureux de son exploit, il nous regardait de l'autre berge, refusant de répondre à nos appels. Nous marchâmes longtemps le long de la rivière avant de trouver un petit pont qui nous permit de passer sur l'autre rive (p. 96, fin du récit. Nous soulignons).

Ainsi la boucle est bouclée. En apparence requis pour la mise en place de la fiction et de l'écriture, le vrai pont de Londres finit par être en quelque sorte pulvérisé et remercié de ses services. S'affirme à sa place ce que son image a rendu possible, soit un second réel beaucoup moins touristique et aléatoire : le caractère complexe, souvent laborieux et toujours imprévisible, non seulement de toute mutation, de toute transformation, de tout passage, mais de

tout rapport aux objets. Et là, finalement, pourrait bien se retrouver, Londres ou pas, Irlande ou pas, le véritable *sujet* de ce récit où tout est dans la manière. Comme la clef de l'appartement de Jim, pas rendue au bon moment, au sujet de laquelle le narrateur se culpabilise, non pas à cause de l'histoire elle-même «qui ne méritait pas l'attention que je lui accordais» (p. 12), mais du fait que «[c]e n'était plus un simple instrument de métal servant à faire fonctionner le mécanisme d'une serrure : c'était un symbole chargé de sens multiples, et je n'en avais pas fini avec lui» (p. 13). Tout changement est difficile dans ce texte, tant par rapport aux lieux que par rapport aux gens : de l'appartement de Jim à celui de Ruth; d'Angèle, à Kate, à Judith. Or, un tel type de sujet, s'il n'est sans doute pas commercial, nous fait parcourir toute une réflexion, au-delà de ce qui pourrait apparaître sa banalité.

Il faut bien voir que tous les autres oripeaux de ce récit, ceux-là mêmes dont le narrateur parle, déçu de lui-même et de son écriture, comme «de la réalité la plus plate» (p. 85), subissent le même sort que le pont de Londres et la clef de l'appartement de Jim. On commence à être familier des vêtements mouillés de pluie et des cheveux sales et gras du personnage de voyageur en errance de Louis Gauthier, de ses abus d'alcool et de drogue, de ses relations toujours plus ou moins manquées avec les femmes. Il se pourrait même que d'aucuns trouvent drôlement agaçant, voire démodé, cet intellectuel en mal de mysticisme, rêvant de son gourou mais ne dédaignant pas, en attendant, de profiter de l'eau chaude et des tapis moelleux de l'appartement bourgeois de Jim. Mais si nous faisons partie des autres, «nous savons que ce voyageur sans beaucoup de bagage, nous l'accompagnerons, [...] seulement parce que dans son regard [...] il y a quelque chose de juste, et là, nous le sentons, nous n'en démordrons pas²». □

Notes

1. Publié chez VLB éditeur en 1984.
2. Suzanne Lamy, «Découverte et discrétion assurées», *Spirale*, n° 49 (février 1985), p. 5.